

7–9 novembre  
2022

Entreprendre  
dans la Culture  
en Nouvelle-Aquitaine

## COMPTE-RENDU

### La culture face aux crises, s'engager vers un nouveau militantisme ?

Mercredi 9 novembre 2022 | 11h30–13h — Auditorium ALCA, MÉCA, Bordeaux

**Animation : Marieke Doremus** (coordinatrice, UBIC - Atelier de recherche collaborative sur la culture Université Bordeaux Montaigne) | **Intervenant·e·s : Laure Terrier** (chorégraphe, danseuse et directrice artistique de la Compagnie Jeanne Simone), **Benoît Pierre** (plasticien, Co-Président et Co-Fondateur du Collectif Acte), **Laëtitia Perrot** (directrice de La NEF, Scène de Musiques Actuelles), **Esther Merino** (éditrice, Éditions Les Monédières (87) / présidente, AENA-Association des Éditeurs de Nouvelle-Aquitaine), **Stella Morin** (chargée d'études, L'A. Agence culturelle Nouvelle-Aquitaine)

Deux ans de crise sanitaire, une nature qui perd sa boussole, des urgences sociales et économiques évidentes, une actualité internationale menaçante, un extrémisme politique croissant, etc. En parallèle, une culture « non essentielle » toujours marquée. Une économie du secteur fragilisée et déséquilibrée. Un rapport aux publics et aux habitant·e·s bouleversé. Ce contexte qui inquiète, qui isole, qui oppose. Face à ces suffocations, le secteur culturel et artistique doute, s'interroge et se cherche, oscillant entre une volonté de mouvement collectif et une survie individuelle. Comment être à sa juste place aujourd'hui ? En réponse aux crises et aux inquiétudes, la culture peut-elle être ce nouvel endroit d'engagement et de militantisme, où sens pour soi, avec et pour les autres œuvrent de concert ? Que faut-il « entreprendre » pour que culture et arts (re)deviennent une des agoras d'actes et d'idées, indispensable à une société en pleine transformation ?

#### Le passage d'une crise à des crises : entre recul et regain d'engagement pour le secteur culturel

En ouverture de cette table ronde, Stella Morin a présenté les principaux résultats de l'étude sur les impacts de la crise menée conjointement par UBIC et L'A. Agence culturelle Nouvelle-Aquitaine, pour laquelle plus d'une vingtaine d'acteur·rice·s culturel·le·s ont été entretenu·e·s. Si dans l'ensemble, les professionnel·le·s du secteur « vont mieux » qu'en 2020, le répit n'aura été que de courte durée. Nombreux·ses sont ceux·elles qui s'inquiètent ou souffrent déjà de **l'émergence de trois nouvelles crises : économique, écologique mais aussi sociale.**

La crise économique porte avec elle un climat d'incertitude quant à la viabilité économique des structures, qui se demandent si elles pourront faire face à la hausse des coûts énergétiques, de transport, qui touchent toutes les filières culturelles (de l'éditeur·rice qui importe du papier, au·à la musicien·ne qui transporte son instrument en passant par le·a gérant·e de salles de cinéma qui doivent être chauffées). Que restera-t-il, une fois les factures payées, pour rémunérer les artistes ?

La canicule et les incendies historiques de l'été 2022 en Nouvelle-Aquitaine ont accéléré cette prise de conscience, faisant de la crise écologique une source d'anxiété individuelle mais aussi collective : les événements culturels en extérieur, les arts de la rue, les festivals ne sont-ils pas menacés ? Si cette crise porte avec elle son lot d'inquiétudes, elle porte au moins autant de défis comme celui de la mutualisation, de la décroissance (« produire moins, mais produire mieux ») et de la transition numérique.

Crise des vocations, nombreuses reconversions, changement de rapport au travail, perte de sens, inquiétude face à l'avenir, sont autant d'éléments qui nourrissent une crise sociale, à laquelle la

culture n'échappe évidemment pas. Les acteur·rice·s témoignent de difficultés à recruter, mais aussi à attirer les publics, empreints de nouvelles pratiques culturelles. Toutefois, le secteur lui-même ne serait-il pas, en partie, passer à côté de ses publics ? Selon une étude du DEPS (2021), une personne sur 3 estime que la programmation des lieux culturels n'est pas en phase avec ses attentes, rappelle Stella. Quant aux jeunes, les enquêtes d'opinion montrent leur grand sens de l'engagement sur les questions de la transition écologique et de l'égalité des genres. Marquer la mobilisation du secteur sur ces thématiques pourrait ainsi constituer un levier pour attirer les professionnel·le·s et les publics, en attente, notamment les nouvelles générations.

### **L'art: artisanat ou industrie ?**

Alors même que les arts et la culture constituent un secteur d'activité largement soutenu par les pouvoirs publics, il est souvent évalué par des indicateurs quantitatifs, issus d'une logique capitaliste de marché, tel que le niveau de fréquentation. Cela ne permet pourtant pas de prendre convenablement en considération la mission d'intérêt général que porte le secteur, ni même sa valeur non marchande. On parle justement aujourd'hui, y compris dans les études du Ministère de la Culture, de consommation culturelle, ce qui vient définitivement brouiller le particularisme de ce secteur. Lætitia Perrot insiste en ce sens sur l'importance de la sémantique que l'on utilise : il faut repenser, selon elle, l'art comme un artisanat qui produit d'autres formes de richesse. Toutefois, pour la chorégraphe Laure Terrier, il faut garder en tête, en tant qu'artiste, que le financement d'un de ses spectacles représente le « coût d'une baraque » pour un individu, et c'est en cela que c'est une industrie.

### **De la place à soi à la place publique: quelle (nouvelle ?) place l'artiste doit-il occuper dans la société à l'aune de ces crises ?**

Autour de la table, les intervenant·e·s n'ont pas l'impression d'avoir changé de place du fait de la crise sanitaire, qui a, rappelons-le, pu bousculer à la fois le rapport au travail et les convictions de chacun·e. Pour Lætitia Perrot, cette période a même plutôt réaffirmé les raisons de son engagement initial dans ce secteur, ainsi que les valeurs, qu'elle, et son équipe, portent dans le projet artistique de La Nef. Laure Terrier a finalement réalisé que la seule place publique qu'elle pouvait occuper était sa place propre, en tant qu'individu, et ce, de manière encore plus prégnante. « Je me suis même radicalisée avec le covid », exprime-t-elle. Esther Merino s'est, elle aussi, reposée la question du sens de son métier d'éditrice, qu'elle trouve dans la biblio diversité qu'elle entend défendre.

### **Le défi du collectif: entre solidarité et effacement de la singularité**

La crise sanitaire a mis en lumière l'intérêt, voire la nécessité, d'échanger avec ses pairs, d'abord pour rompre avec l'isolement, mais aussi et surtout pour partager ses expériences, ses difficultés et ses réussites. Si la crise a bien eu un effet positif pour les intervenant·e·s, c'est celui d'avoir créé, ou a minima, resserré les liens entre les professionnel·le·s d'un secteur. Esther Merino raconte comment le collectif des éditeur·rice·s est par exemple né de la crise, et s'est construit avec elle. Benoît Pierre a, quant à lui, co-fondé le collectif d'artistes plasticien·ne·s ACTE en 2017, défendant d'ailleurs l'idée que l'artiste a un rôle à jouer dans la Cité. De manière analogue aux éditeur·rice·s, le collectif permet de développer des systèmes de solidarité intraprofessionnelle, et vient aussi rompre l'isolement préexistant à la crise sanitaire, car inhérent à la pratique solitaire des artistes-auteur·rice·s. Mais, comme le questionne justement Marieke Dorémus, comment porter le discours du collectif sans se rogner soi-même ? Pour Benoît Pierre, c'est effectivement un enjeu central, et son collectif milite justement pour avoir des ateliers d'artistes mutualisés, tout en évitant d'en faire une « écurie d'artistes », mettant un point d'honneur à ce que la singularité de chacun·e soit toujours respectée.

Finalement, **faut-il repolitiser la culture ou culturer le politique ?** Pour Laure Terrier, tout est déjà politique. L'artiste ne peut se substituer aux politiques, mais selon elle, il-elle je le fais => autorise. Par son art, il-elle ose et autorise les autres à en faire de même. Et finalement, c'est la « question d'oser, pour l'engagement et le militantisme, qui se révèle essentielle », conclut Marieke Dorémus.

## Bibliographie proposée par les intervenant·e·s de cette table ronde

**Pierre Bourdieu et Hans Haacke**

**Libre-échange**

**Seuil, Les Presses du Réel, 1994**

Un libre échange entre le sociologue et l'artiste : une sociologie de l'art au service d'un projet politique.

Contre la multinationale néoconservatrice des nouveaux croisés de la culture occidentale, pour-fendeurs du relativisme et de l'avant-gardisme, contre les intrusions perverses du patronage d'Etat, contre le nihilisme esthète des révolutionnaires en trompe-l'œil, comment affirmer l'indépendance de l'intellectuel et de l'artiste critiques, capables d'engager les ressources les plus raffinées de la recherche formelle dans la défense de la liberté créatrice, comment sauvegarder les franchises de cet univers de libre-échange qu'est et doit être le monde des artistes, des écrivains et des savants ?

Telles sont quelques-unes des questions dont l'artiste et le sociologue débattent ici, avec le franc-parler qui devrait, selon eux, être de règle dans tous les échanges intellectuels.

**Pascal Nicolas-Le Strat**

**Une sociologie du travail artistique**

**L'Harmattan, 1997**

En quels termes juger l'art lorsque les pratiques sont devenues si multiples et les créateurs si nombreux ? L'entrée de l'art dans une dimension de masse pose de nombreux enjeux démocratiques. L'idée de démocratisation culturelle convenait tant que l'art relevait encore d'une culture savante qu'il s'agissait de diffuser dans le peuple. Face à cette vision élitiste, ce livre réfléchit à l'idée d'une démocratie culturelle.

**André Gorz,**

**Misère du présent, richesse du possible**

**Galilée, 1997**

« Il faut apprendre à discerner les chances non réalisées qui sommeillent dans les replis du présent. Il faut vouloir s'emparer de ces chances, s'emparer de ce qui change. Il faut oser rompre avec cette société qui meurt et qui ne renaîtra plus. Il faut oser l'Exode. Il faut ne rien attendre des traitements symptomatiques de la « crise », car il n'y a plus de crise : un nouveau système s'est mis en place qui abolit massivement le « travail ». Il restaure les pires formes de domination, d'asservissement, d'exploitation en contraignant tous à se battre contre tous pour obtenir ce « travail » qu'il abolit. Ce n'est pas cette abolition qu'il faut lui reprocher : c'est de prétendre perpétuer comme obligation, comme norme, comme fondement irremplaçable des droits et de la dignité de tous ce même « travail » dont il abolit les normes, la dignité et l'accessibilité. Il faut oser vouloir l'Exode de la « société de travail » : elle n'existe plus et ne reviendra pas. Il faut vouloir la mort de cette société qui agonise afin qu'une autre puisse naître sur ses décombres. Il faut apprendre à distinguer les contours de cette société autre derrière les résistances, les dysfonctionnements, les impasses dont est fait le présent. Il faut que le « travail » perde sa centralité dans la conscience, la pensée, l'imagination de tous : il faut apprendre à porter sur lui un regard différent ; ne plus le penser comme ce qu'on a ou n'a pas, mais comme ce que nous faisons. Il faut oser vouloir nous réapproprier le travail. » André Gorz

**Catherine Grout**

**L'horizon du sujet - De l'expérience au partage de l'espace**

**Editions Lettre volée, 2013**

L'horizon du Sujet explore l'importance de la corporéité et de la spatialité pour la constitution toujours en cours du monde commun. L'auteur s'intéresse ici à la réception et au processus de conception d'un paysage, d'un espace public, d'une intervention artistique, et avec eux, aux notions clés de milieu, d'émergence et de coexistence. Le livre traite de la pertinence politique, concrète et opérante de la question du sujet à partir de l'attention (du soin porté) à ce qui se passe entre le sujet et autrui, entre le sujet et le monde et ce, à partir de son mode de présence (tonus postural, état de corps et d'esprit, disponibilité). Le sujet est dès lors considéré en tant qu'il est un être vivant

couplé avec un milieu, et l'horizon, comme étant en même temps interne (corporel) et externe, émergence d'un potentiel en relation avec le devenir et le champ d'action. Ainsi le potentiel émergent est projet pour le monde, quand l'horizon du sujet s'anime du partage de l'espace interne et externe avec autrui. L'auteur s'appuie sur des approches venant de la phénoménologie, de l'analyse du mouvement, de la physiologie de la perception et de la psychomotricité ainsi que de l'expérience, fondatrice d'œuvres contemporaines..

**Pascal Nicolas-Le Strat**  
**Le travail du commun,**  
**Éditions du commun, 2016**

Le commun a fait son grand retour dans les pratiques mais surtout dans les discours médiatiques, numériques et politiques. Pascal Nicolas-Le Strat attrape ce terme pour le travailler de manière conceptuelle afin de mieux y revenir dans nos quotidiens. Ce passage obligé permet de retourner voir le commun dans ce qui fait son actualité mais aussi son intemporalité : les biens communs du numérique aux ressources naturelles, des pratiques collectives aux enjeux de communautés, des savoirs expérientiels...

L'engagement pour le commun se manifeste avec force. Il est au cœur des luttes sociales et écologiques (squat, occupation, Zone À Défendre...) et au centre d'une multiplicité d'expérimentations qui transforment en profondeur les formes de vie et d'activité (atelier coopératif, communauté de pratique, centre social autogéré...). Le commun est donc mis au travail par de nombreux collectifs qui refusent de se laisser déposséder de leur vie et de leurs espoirs tant par une gestion étatique lourdement technocratisée et bureaucratisée, que par le fonctionnement arbitraire et inégalitaire du marché. Le travail du commun puise son énergie émancipatrice dans cette double critique, critique de l'État qui dépossède les citoyens de l'administration des biens et services d'intérêt collectif, critique du marché qui isole les individus et corrompt systématiquement les possibilités de partage et de mutualisation. Le travail du commun témoigne de la volonté d'agir en commun pour construire les communs indispensables à une vie plus juste et plus égalitaire, que ce soit dans notre vie quotidienne avec le désir de renouer avec des formes de vie plus conviviales et plus solidaires ou que ce soit dans nos activités professionnelles et militantes dans un idéal de coopération et d'autonomie.

Ce livre explore plusieurs des questions qui s'ouvrent lorsque le commun est mis au travail. Comment instituer démocratiquement un commun ? Comment se décaler par rapport aux modèles dominants et rouvrir nos imaginaires ? Comment agir ensemble pour développer la part commune de nos vies et de nos activités ?

Ce livre dialogue avec plusieurs des cadres de pensée et d'action qui animent aujourd'hui la critique sociale : Do It Yourself, capacitation, co-création....

**Marie José Mondzain**  
**Confiscation. Des mots, des images et du temps. Pour une autre radicalité.**  
**Éditions Les Liens qui libèrent, 2017**

Ne faut-il pas rendre au terme « radicalité » sa beauté virulente et son énergie politique ? Tout est fait aujourd'hui pour identifier la radicalité aux gestes les plus meurtriers et aux opinions les plus asservies. La voici réduite à ne désigner que les convictions doctrinales et les stratégies d'endoctrinement. La radicalité, au contraire, fait appel au courage des ruptures constructives et à l'imagination la plus créatrice. La véritable urgence est bien pour nous celle du combat contre la confiscation des mots, celle des images, et du temps. Les mots les plus menacés sont ceux que la langue du flux mondial de la communication verbale et iconique fait peu à peu disparaître après leur avoir fait subir torsion sur torsion afin de les plier à la loi du marché. Peu à peu c'est la capacité d'agir qui est anéantie par ces confiscations mêmes, qui veulent anéantir toute énergie transformatrice. Si ces propositions font penser que je crois dans la force révolutionnaire de la radicalité, on ne s'y trompera pas, à condition de consentir à ce que la révolution ne peut exister qu'au présent. La lutte n'est et ne sera jamais finale, car c'est à chaque instant que nous sommes tenus d'être les hôtes de l'étrange et de l'étranger pour faire advenir ce qu'on nous demande justement de ne plus attendre et même de repousser. La radicalité n'est pas un programme, c'est la figure de notre accueil face à tout ce qui arrive et ainsi continue de nous arriver.

**David Vercauteren**

**Micropolitique des groupes - pour une écologie des pratiques collectives**

**Editions Amsterdam, 2018**

Qu'est-ce qui permet à un groupe militant de fonctionner ? Comment se prémunir des pièges susceptibles d'entraver son devenir, des impasses dans lesquelles risquent de s'engager les subjectivités qui s'y nouent ? Envisageant les groupes comme des écosystèmes aussi riches que fragiles, David Vercauteren traque les impensés qui hantent les collectifs lorsqu'ils se concentrent exclusivement sur leurs domaines d'intervention ou leurs objectifs macropolitiques.

À travers l'analyse d'une série de « situations-problèmes », il élabore un ensemble d'outils théoriques visant à nourrir l'émergence de nouvelles formes d'organisations politiques, à distance des habitudes psychologisantes, replis identitaires et autres passions tristes liées à l'héritage de la forme parti et du mouvement ouvrier. Ce faisant, il invite les groupes contemporains à développer un savoir nomade des processus et des conjonctures à même de nourrir une « culture des précédents » qui les renforce, tout en maintenant intact le désir d'expérimentation qu'ils manifestent.

**Lionel Arnaud**

**Agir par la culture. Acteurs, enjeux et mutations des mouvements culturels.**

**Éditions de l'Attribut, 2018**

Professeur de sociologie à l'Université Toulouse-3 et membre du laboratoire des sciences sociales du politique, Lionel Arnaud a un large champ d'études, allant de la sociologie de l'action culturelle aux politiques de développement des mouvements culturels, en France et à l'étranger. À ce titre, il observe depuis plusieurs années la manière dont les projets culturels dits participatifs naissent et se développent en différents contextes et territoires. Dans cet ouvrage, il s'intéresse à l'histoire de l'éducation populaire en France et à la manière dont celle-ci a cessé de se diffuser dans la politique culturelle de l'État. Pour lui, « l'agir culturel » renvoie à des considérations tout à la fois matérielles, technologiques, relationnelles et symboliques, à la culture, bien sûr, mais aussi aux pratiques de sport et de loisir.

Outre une longue introduction historique, très référencée, l'ouvrage propose aussi de poser de nouveaux enjeux pour « l'agir culturel ». Il évoque alors les droits culturels, la notion de ville créative, deux piliers de cet agir commun pour les années à venir, sans nier en corollaire l'existence d'un possible « cultural washing », à l'image de l'instrumentalisation institutionnelle de l'écologie et du développement durable. Agir pour la culture est un ouvrage ambitieux, nourri de nombreuses références, qui réinterroge avec une vraie modernité des concepts que nous pensons tous, à tort, connaître et maîtriser. L'éducation populaire et l'action culturelle prennent ici un tout autre sens.

**Corinne Morel Darleux**

**Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce - réflexions sur l'effondrement**

**Editions Libertalia, 2019**

« Notre société déborde de trop-plein, obscène et obèse, sous le regard de ceux qui crèvent de faim. Elle est en train de s'effondrer sous son propre poids. Elle croule sous les tonnes de plaisirs manufacturés, les conteneurs chargés à ras bord, la lourde indifférence de foules télévisées et le béton des monuments aux morts. Et les derricks continuent à pomper, les banques à investir dans le pétrole, le gaz, le charbon. Le capital continue à chercher davantage de rentabilité. Le système productiviste à exploiter main-d'œuvre humaine et écosystèmes dans le même mouvement ravageur. Comment diable nous est venue l'idée d'aller puiser du pétrole sous terre pour le rejeter sous forme de plastique dans des océans qui en sont désormais confits ? D'assécher les sols qui pouvaient nous nourrir, pour alimenter nos voitures en carburant ? De couper les forêts qui nous faisaient respirer pour y planter de quoi remplir des pots de pâte à tartiner ? »

Dans cet essai philosophique et littéraire rédigé à la première personne, la militante écosocialiste Corinne Morel Darleux questionne notre quotidien en convoquant le navigateur Bernard Moitessier, les lucioles de Pasolini ou Les Racines du ciel de Romain Gary. Elle propose un choix radical : refuser de parvenir et instaurer la dignité du présent pour endiguer le naufrage généralisé.

**Marielle Macé**

**Nos cabanes**

**Editions Verdier, 2019**

« 47 % des vertébrés disparus en dix ans, faut qu'on se refasse une cabane, mais avec des idées au lieu de branches de saule, des images à la place de lièvres géants, des histoires à la place des choses. » Olivier Cadiot

Vite, des cabanes, en effet. Pas pour s'isoler, vivre de peu, ou tourner le dos à notre monde abîmé ; mais pour braver ce monde, l'habiter autrement : l'élargir.

Marielle Macé les explore, les traverse, en invente à son tour. Cabanes élevées sur les ZAD, les places, les rives, cabanes de pratiques, de pensées, de poèmes. Cabanes bâties dans l'écoute renouvelée de la nature – des oiseaux qui tombent ou des eaux qui débordent –, dans l'élargissement résolu du « parlement des vivants », dans l'imagination d'autres façons de dire nous.

**Guillaume Faburel**

**Pour en finir avec les grandes villes. Manifeste pour une société écologique post-urbaine**

**Editions Le Passager Clandestin, 2020**

« Partout, pouvoirs économiques et politiques font front commun. Non pas pour retisser des liens respectueux avec la Terre face à une crise écologique sans précédent. Non pas pour lutter contre des injustices sociales et les inégalités territoriales déjà béantes. Non pas pour défendre les régimes démocratiques face à la multitude de dérives autoritaires qui les fragilisent. Non, leur communion porte sur un point et un seul : poursuivre sans relâche la métropolisation du monde. »

Pourtant, seul-es 13% des Français-es considèrent la grande ville comme un lieu de vie idéal. Pollutions, stress, mobilité et connexion permanentes sont devenues une norme que beaucoup ne parviennent plus à supporter. Étouffante, la grande ville bétonne, cloisonne et nous coupe de la nature et du vivant.

Dans ce manifeste illustré par de nombreux témoignages, Guillaume Faburel dresse un plaidoyer en faveur de la construction, dès aujourd'hui, d'une société écologique hors des grandes villes, seul futur viable pour l'humanité et la planète.

**Reine Prat**

**Exploser le plafond - Précis de féminisme à l'usage du monde de la culture**

**Editions Rue de L'Echiquier, 2021**

Les mesures adoptées depuis quelques années par les pouvoirs publics pour réduire les inégalités et promouvoir la diversité n'ont pas jusqu'ici réussi à briser le « plafond de verre ». Or le monde change. Les personnes minorisées, du fait de leur « sexe », de leur « race », ou de quelque autre « non-conformité », élèvent la voix plus haut et plus fort. Elles révèlent les violences physiques, psychiques et épistémiques qui s'exercent contre elles au quotidien.

Ce faisant elles développent une imagination critique et créatrice qui ouvre la voie à de nouvelles histoires. Celles-ci se déploient dans la sphère privée comme dans l'espace public et gagnent du terrain dans nos représentations artistiques et médiatiques. Le monde des arts et de la culture est particulièrement affecté par ces tensions. Il peut aussi devenir un puissant moteur de changement pour la société tout entière. Il s'agit bien d'exploser un ordre patriarcal qui court à notre perte.

**Claire Marin**

**Être à sa place**

**Editions de L'Observatoire, 2022**

Ça commence parfois par une inquiétude ou un malaise. On se sent en décalage, on craint d'agir de manière déplacée. On a le sentiment de ne pas « être à sa place ». Mais qu'est-ce qu'être à sa place, dans sa famille, son couple, son travail ? Quels sont les espaces, réels ou symboliques, qui nous accueillent ou nous rejettent ? Faut-il tenter de conquérir les places qui nous sont interdites, à cause de notre genre, notre handicap, notre âge, notre origine ethnique ou sociale ? Peut-être faut-il transformer ces lieux de l'intérieur et s'y créer une place à soi ?

Dans cet ouvrage aussi passionnant que sensible, la philosophe Claire Marin explore toutes les places que nous occupons – quotidiennement, volontairement ou contre notre gré, celles que nous

avons perdues, celles que nous redoutons de perdre – et interroge ce qui est à la fois la formulation d'un désir personnel et un nouvel impératif social. Encore reste-t-il à savoir si l'on finit tous par trouver une place, ou si le propre d'une place n'est pas plutôt de sans cesse se déplacer, ou de déplacer celui qui croit pouvoir s'y installer...

**Antoine Fenoglio, Cynthia Fleury**

**Ce qui ne peut être volé. Charte du Verstohlen**

**Collection Tracts, Série Grand format, Gallimard, 2022**

S'est fait ressentir le besoin de disposer d'un manifeste qui viendrait poser sans hiérarchie ce qui ne peut nous être volé, du silence à l'horizon, de la santé au temps long, de même que les méthodes et approches qui permettraient d'éviter que ce vol ait lieu. Cette charte aurait vocation à inspirer tous ceux qui ont besoin de réarmer leur désir, de s'appuyer sur quelques compagnons déjà constitués, de partager des méthodes de conception et de déploiement et d'arpenter ensemble les chemins de la « vie bonne ». Car nous sommes des hommes dont l'humanisme est fragile ; et chacun d'entre nous tisse dans la matière de sa vie des façons de se lier à des collectifs plus régulateurs, tout en assumant un principe d'individuation digne de ce nom, test de crédibilité de l'État de droit. Il s'agit dès lors d'inventer une technique de la furtivité – d'où cette charte tient sa désignation, le Verstohlen –, c'est-à-dire de maintenir au monde en y consolidant nos pouvoirs d'agir et nos libertés.